

■ ■ ■ d'affaires à Wall Street. Il vous en reste quelque chose ?

Au début, une liberté. Mon job m'a aidé à rendre plus clandestin le fait d'écrire, une chose qu'on aurait mal comprise dans mon milieu professionnel. Je n'entrais pas en rivalité avec eux sur ce plan-là, non plus qu'avec des écrivains confirmés, puisque j'étais inconnu. Le fait de naviguer entre deux univers vous rend parfois plus libre. Maintenant, je suis libre à ciel ouvert.

Pouvez-vous analyser les raisons de votre succès ?

Un désir d'évasion qui est accru par notre actuel président. Donald Trump, c'est l'anti-comte Rostov. Il est brutal, ne lit rien, ne sait rien, procède par caprices infantiles. En contrepoint, vous voyez en ce moment des romanciers américains qui renouent avec l'ambition thématique, le style et les formes du roman du XIX^e siècle, le monde de Balzac ou de Tolstoï.

Comment se sent-on quand on est assis sur 1 million d'exemplaires vendus ?

Serein. Après avoir passé un an et demi sur la route pour défendre « Un gentleman à Moscou », je suis heureux d'écrire à nouveau. Un roman situé en 1954, où trois jeunes gens font en dix jours la route du Nebraska à New York. Après trente ans à Moscou, ce sera dix jours en Amérique ■

« Un gentleman à Moscou », d'Amor Towles. Traduit de l'américain par Nathalie Cunnington (Payard, 576 p., 24 €).



A la gloire des trompe-l'œil

Après « Réparer les vivants », Maylis de Kerangal s'intéresse aux virtuoses de l'imitation de la matière.

PAR CLAUDE ARNAUD

C'est avec « Corniche Kennedy » que Maylis de Kerangal s'est fait connaître, en 2008 : l'acuité mise à décrire le quotidien de gamins des cités Nord de Marseille trahissait plus que de la bienveillance, un don d'empathie, sinon d'osmose. On comprit plus encore, avec « Naissance d'un pont » (prix Médicis 2010), qu'elle était allée à San Francisco rencontrer des architectes, des urbanistes, des ingénieurs autour du Golden Gate Bridge. Tout comme on put deviner, en lisant « Réparer les vivants », le roman qui lui valut dix prix et une profonde reconnaissance littéraire, qu'elle avait été en contact avec un infirmier coordinateur de greffes, un médecin urgentiste et un spécialiste en transplantation cardiaque : un travail de documentation qui peut faire la différence dans un pays où certains se contentent de surfer sur la Toile...

Mais ce travail serait peu encore sans le souffle de Kerangal. Elle semble disposer d'une inépuisable besace d'où elle tire les mots les plus justes, les plus

rars – les plus triviaux aussi –, telle une surdouée qui créerait son propre Scrabble. Et ce don emporte tout sur son passage, dans « Un monde à portée de main », malgré un moteur narratif fonctionnant à bas régime.

L'intrigue se résume en effet à l'amourette qu'ébauchent Paula et Jonas, deux ex-étudiants de l'Institut de peinture de Bruxelles, lequel forme aux techniques du trompe-l'œil avec un art mondialement reconnu. Désormais occupés à construire des décors à Cinécitta – dont celui de « Habemus papam », de Nanni Moretti –, à décorer des halls d'immeuble dans l'avenue Foch ou à esquisser un ciel factice au-dessus du berceau d'un nouveau-né, ces lauréats sont avant tout soudés par leur passion à imiter les mille nuances des écailles de tortue, des veines du palissandre ou de l'acajou moucheté : autant d'occasions de chanter les produits de la terre, tels les marbres rouges de Cerfontaine, comme ceux des hommes – la découverte de la grotte de Lascaux en pleine Occupation constitue le clou du livre.

L'art est partout, en déduit-on ; inutile d'inventer, tout est juste à découvrir, car tout est déjà artistique : la terre est un vaste ready-made, suggère une romancière de taille à poser son chevalet partout et qui tirerait encore du Bottin un ouvrage gracieux et prenant ■

« Un monde à portée de main », de Maylis de Kerangal (Verticales, 288 p., 20 €).

D'une inépuisable besace Maylis de Kerangal tire les mots les plus justes, les plus rares, les plus triviaux aussi, telle une surdouée qui créerait son propre Scrabble.